



HAL
open science

Djihadisme et maïeutique. Les écrivains français d'origine maghrébine face au 13 novembre

Tristan Leperlier

► **To cite this version:**

Tristan Leperlier. Djihadisme et maïeutique. Les écrivains français d'origine maghrébine face au 13 novembre. Contemporary French and Francophone Studies, 2020, 24 (4), pp.436-446. 10.1080/17409292.2020.1816069 . halshs-03079081

HAL Id: halshs-03079081

<https://shs.hal.science/halshs-03079081>

Submitted on 11 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Djihadisme et maïeutique.

Les écrivains français d'origine maghrébine face au 13 novembre

Pour citer cet article: Tristan Leperlier (2020) « Djihadisme et maïeutique. Les Écrivains français d'origine maghrébine face au 13 novembre », *Contemporary French and Francophone Studies*, 24:4, 436-446, DOI: 10.1080/17409292.2020.1816069

Abstract:

Among the wide range of publications about the 13 November 2015 attacks on French soil, four novels, by Rachid Benzine, Dounia Bouzar, Fouad Laroui, and Yasmina Khadra opted to focus on the Jihadist's point of view. Being French writers born in North Africa or of North-African descent, as well as Muslims committed against Islamism, they intend to propose more accurate interpretations of the Jihadist phenomenon. They reject the cultural explanation that draws a continuum between Islam and Jihadism, as well as the (postcolonial) socio-economical one: they focus instead on individual or geopolitical explanations. More interestingly, despite or because three of them are also scholars, they reassess the legitimacy of literature to participate in the socio-political debates, considering it as more politically efficient than scholarly argumentations, especially for younger audiences. Hence, they develop what I call maïeutic novels, i.e. didactic novels that avoid the pitfalls of committed literature by making use of an oriented dialogism: the reader disturbingly explores the opposite rationales of jihadi and anti-Islamist worldviews, before experiencing the counter-exemplary path chosen by the Jihadist.

Après les attentats du 13 novembre 2015, de nombreuses œuvres ont paru en France, centrées généralement sur le traumatisme des victimes, témoins, ou survivants. Quatre écrivains d'origine maghrébine ont quant à eux choisi de faire du personnage du djihadiste de Daech le personnage principal de leur roman, en focalisation interne. En 2016, Dounia Bouzar, anthropologue née en France en 1964, publie à La Martinière, pour un jeune public, *Ma meilleure amie s'est fait embrigader*, et Rachid Benzine, islamologue né au Maroc en 1971 et émigré en France en 1978, publie au Seuil *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*, rapidement adapté au théâtre sous le titre *Lettres à Nour*. Chez Julliard en 2018, Fouad Laroui, né au Maroc en 1958 et installé en Europe depuis la fin des années 1970, publie *Ce vain combat que tu livres au monde*, et Yasmina Khadra, né en 1955 en Algérie et vivant en France depuis 2000, publie *Khalil*. *Meilleure amie* et *Khalil* sont des romans d'apprentissage, dans lesquels la tension dramatique est portée par le fait de savoir si les djihadistes iront jusqu'au bout de leur projet et si ils pourront revenir dans le droit chemin ; *Nour* est un roman épistolaire, dialogue de l'amour et de la raison au risque de l'impasse ; *Vain combat* est un roman « expérimental » au sens où il hybride récit et essai, et, à la manière des romans naturalistes, expérimente sur ses personnages les conséquences des soubresauts du monde. *Khalil* fait de son djihadiste l'un des membres des attentats du 13 novembre, évènement qui constitue la péripétie principale des trois autres romans. Cette étude s'appuiera également sur des entretiens avec les auteurs¹.

Si l'Islam est un objet central d'interrogation de leur œuvre, ces attentats faits au nom de la religion les interpellent plus que de coutume. Les deux universitaires s'engagent pour la première fois dans l'écriture romanesque, et Yasmina Khadra, qui ne souhaitait plus écrire sur le sujet (en 2016 il avait même publié *Dieu n'habite pas à La Havane*), y revient malgré tout. Face à la profusion de discours sur le phénomène djihadiste, dominés par les « experts de l'islam » (Dakhli) sociologues ou politologues, la littérature leur apparaît comme un mode d'expression à la fois singulier au niveau cognitif, permettant de comprendre le djihadiste de

l'intérieur, et plus efficace politiquement. De sorte que les œuvres alors conçues permettent de réévaluer la légitimité et la capacité de la littérature à intervenir dans le débat public ; voire, en revendiquant un public jeune (explicitement pour Bouzar, dans leurs entretiens pour les trois autres), à être didactique, en transmettant un savoir à valeur pragmatique.

La position socio-politique de ces auteurs est complexe : romanciers concurrençant des essayistes, ils s'adressent à un public français et maghrébin et souhaitent dénoncer l'islamisme et le djihadisme sans contribuer à l'amalgame de l'islam et de la terreur ni oublier de pointer d'autres responsabilités. De ce fait, ils proposent des explications particulières du phénomène, et surtout inventent une forme littéraire politiquement engagée qui ne tombe pas dans les travers de la littérature édifiante ou du roman à thèse, que je nomme le *roman maïeutique*.

Explications au phénomène djihadiste

Sur le plan cognitif, les écrivains font un pas de côté en prenant la perspective du djihadiste, et parviennent à « incarner, [...] humaniser » (Benzine 8) pour un public élargi les idées abstraites généralement débattues par les universitaires à partir de portraits de groupe. Ils adoptent par-là ce que Max Weber nomme une approche *compréhensive* du phénomène (exploration du point de vue de l'acteur), mais ne négligent pas de participer au débat public centré davantage sur son *explication*, soit l'élucidation des causes, dans la perspective de politiques publiques de « déradicalisation ». Leur interprétation prend place par ailleurs dans un « discours social » (Angenot) qu'il relaye ou conteste, explicitement ou implicitement.

Face au discours social sur le djihadisme

Loin de relayer le discours social diabolisant les djihadistes, ces romans montrent au contraire leur part d'humanité. Le cœur du drame de ces fictions est ainsi classique : il repose sur un conflit intime entre amour et idéal. Amour de sa compagne Malika pour Ali (Laroui), de son père pour Nour (Benzine), de sa sœur jumelle Zahra pour Khalil, de son amie Sarah pour

Camille (Bouzar). À l'exception d'Ali, tous ces personnages ont un idéal sincère de « pureté » (Bouzar 54), de sacrifice chevaleresque (Khadra 27) à une cause supérieure, en l'occurrence un dessein divin.

Ils contestent également deux explications généralement proposées du phénomène djihadiste. Ne pas reproduire le portrait-robot du djihadiste tel qu'il ressort du discours social, soit un jeune homme d'origine algérienne et de milieu populaire, en rupture scolaire et sociale, est déjà une manière de prendre position.

Selon la première explication, culturaliste, plutôt marquée à droite, ce serait la religion, ou encore la « culture musulmane » qui serait en cause. Certes, tous les auteurs relayent l'idée d'un continuum entre islamisme et djihadisme et il n'existe aucune figure positive d'islamiste piétiste dans ces œuvres² : cas extrême, Brahim, le cousin d'Ali dans *Vain combat*, apparaît inculte, bigot, veule, frustré, hypocrite et manipulateur. En revanche, dans leurs entretiens comme dans leur roman, tous les écrivains contestent l'idée d'un continuum, ou l'amalgame, entre islam et djihadisme, mais de manière différente. Khadra répète en entretien ce qu'il a fait dire à l'un de ses personnages : « L'islamisme n'est pas l'islam, c'est une idéologie, pas une religion. » (91). Selon Benzine en revanche, c'est bien l'islam, mais dans son interprétation wahabite, pratiquant une lecture déshistoricisée des textes, qui est en cause : proche en cela du politologue Gilles Kepel, qui donne le « primat à la dimension religieuse et idéologique du djihadisme » (Belkaïd and Vidal 8), il estime qu'il faut lutter contre cette interprétation qui prévaut toujours plus auprès des « masses musulmanes » (Benzine 57). À l'inverse, Bouzar, qui présente Daech dans son roman comme un « mouvement totalitaire » (76), relaye la thèse d'Olivier Roy (qui a présidé son jury de doctorat) Selon lui, il faut moins parler (visant Gilles Kepel) de « radicalisation de l'islam que d'islamisation de la radicalité » (Roy) : l'islam constitue une ressource pour des jeunes gens, souvent convertis (comme Camille) en quête de radicalité et de « révolution mondiale » (262).

Selon la seconde explication, plutôt marquée à gauche, et inscrite dans la tradition du roman social depuis le XIX^e siècle, revitalisée par la littérature beur contemporaine de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, ce serait l'exclusion socio-économique sur base raciste qui serait en cause. L'argument n'apparaît pas dans *Nour*, puisque le personnage éponyme vit dans un pays arabe, ni dans *Meilleure amie*, puisque Camille est convertie, mais on le trouve dans *Khalil* (« Tu ne seras jamais un Belge à part entière », 23) et *Vain combat* (« On ne sera jamais vraiment acceptés ici [...]. Il y a même un mot pour ça : “islamophobie” », 104). Pourtant elle y est moins centrale que prétexte, relevant d'une rationalisation *a posteriori* des djihadistes, au mieux un déclic ou une « goutte d'eau » faisant déborder le vase dans *Vain combat* (242), en particulier quand Ali est éloigné d'une mission du fait de son origine marocaine.

Explication micro vs Explication macro

Bouzar et Khadra avancent une explication psychologique et familiale à l'embrigadement. Tandis que Khalil est le seul personnage à correspondre au portrait-robot du djihadiste, Camille est une jeune fille de bonne famille, Française « de souche », excellente élève. Mais, bien que majeur, Khalil apparaît lui aussi dans tout le roman comme un enfant aux yeux des autres personnages (31). Tous deux font preuve d'un idéalisme démesuré et souffrent d'un manque de protection. Camille veut sauver les enfants gazés par Bachar el-Asad, se sent protégée par son voile et par la « tribu numérique » (45) de ses « sœurs » islamistes, et souhaite un « amour pour toujours » avec un mari qui la protégera « contre le monde entier » (51) : on soupçonne un « abus sexuel » dans son enfance (83). Chez Khalil, dont la mère n'avait pas, comme son ami Rayan pourtant du même milieu social, « veillé sur chacun de ses pas, couvé chacun de ses rêves, constamment à ses côtés mais le regard au loin » (226), l'ambition (« devenir son propre patron » pour Rayan, 226) confine à l'hybris (être « comme un seigneur »

parce que futur chahid, 227), et la protection est fournie par la figure paternelle du cheikh, et ses « frères » islamistes.

Comme dans le phénomène sectaire (Bouzar 75), radicalisation et déradicalisation s'accompagnent pour le djihadiste d'un conflit de loyauté entre ses deux « familles ». La mort de sa sœur jumelle lors de l'attentat de Bruxelles est le traumatisme majeur qui déradicalise Khalil, et tandis que son ami d'enfance Rayan lui pardonne son engagement et se comporte en véritable grand-frère, l'hypocrisie de ses « frères » d'armes qui l'instrumentalisent achève de le détourner d'eux. La coupure d'internet, et la bienveillance de ses parents qui doivent raviver « le petit enfant qui est encore en elle » (46) contribuent à la déradicalisation de Camille. Aucune responsabilité, qu'elle soit sociale ou individuelle, n'est pour autant pointée : parmi les parents, « il y avait des chômeurs, des mères au foyer, des femmes d'affaires... Il faut vous concentrer sur les prédateurs, par sur vous. » (81-82). Ainsi, alors que *Khalil* pointe des responsabilités individuelles (familiales et personnelles) dans le phénomène djihadiste, *Meilleure amie* se concentre sur l'exposé des moyens de déradicaliser, faisant des jeunes djihadistes avant tout des victimes.

Laroui et Benzine, qui font d'Ali et Nour des personnages au fort bagage culturel et issus du monde arabe tout en étant très familiers de l'Occident, privilégient une explication géopolitique, et secondairement identitaire, proches en cela du politologue François Burgat. L'engagement politique pour l'État islamique est une manière de mettre fin à l'humiliation du monde arabo-musulman par l'Occident, telle que relatée dans les chapitres historiques de *Vain combat*. Curieusement, alors qu'elle inscrit cette lutte dans l'histoire des révolutions et libérations mondiales (19-20), Nour n'évoque pas les mouvements de libération coloniale. Le djihad permet également de recouvrer son identité arabo-musulmane : contre ceux qui sont « prisonniers des croisés dans leur [...] tête » (19), Nour accomplit son vrai « destin de femme » musulmane (21). Se pensant rejeté par islamophobie, Ali suit les conseils de Brahim qui lui

explique : « Tu perds sur [...] sur les *deux* tableaux. Tu t'es éloigné de ta religion, tu as renié mille ans de tradition et pour quoi ? Pour t'agripper au vide ! » (110).

Mais alors que l'histoire et l'identité arabo-musulmane sont des appels politiques pour Nour, qui s'engage délibérément (« il est temps d'agir », 28), ils sont les causes de la radicalisation d'Ali, qui fait figure de « robot sans volonté » (238). Comme dans un jeu de poupées russes, l'« Histoire » (11), en particulier la guerre en Irak (12), a un impact au niveau des relations sociales (le racisme institutionnalisé), jusqu'au niveau individuel (dépression et rancœur) : « Ali, minuscule vie prise dans ces rets... » (80).

L'un comme l'autre perdent la foi dans la cause, puis leur vie, lorsqu'ils découvrent que la violence de la guerre ne relève pas de « dommages collatéraux », mais est l'œuvre de « salauds » (Laroui 254), de « monstre[s] » (Benzine 83). Contre la « guerres des civilisations » des djihadistes et des islamophobes (Benzine 78), la fin des romans promeut le « métissage » qu'incarnera Jihad, l'enfant de Nour élevée par son grand-père (87), et l'« hybride » dans *Vain combat*, la réconciliation des « frères siamois » arabe et occidental (261) dans les « romans nationaux » (145) méditerranéens.

« Expliquer, c'est déjà vouloir un peu excuser », avait déclaré le premier ministre Manuel Valls le 28 novembre 2015 à propos du djihadisme (Faure et al.). Il visait en priorité l'« excuse sociologique » qui dédouanerait les djihadistes pour faire porter la responsabilité à la société et l'État français postcolonial, argument porté à son extrême par des groupes politiques comme les Indigènes de la République. En choisissant le niveau micro ou macro pour expliquer le phénomène terroriste, les quatre auteurs évitent soigneusement le niveau méso de la société et de l'État français. Symptomatiquement, deux romans ne se passent pas en France, *Nour* néglige d'évoquer l'histoire coloniale, et ce sont les Américains qui imposent le racisme institutionnel qui agit comme déclic sur Ali. S'ils rejettent les explications culturalistes qui entretiennent les

amalgames, les auteurs visent à rester consensuels dans leurs explications de la radicalisation, et des moyens de l'éviter.

Roman maïeutique et dénonciation du djihadisme

Ces auteurs cherchent d'autant moins à « excuser » les djihadistes qu'ils pourraient tomber sous le coup (au moins moral) d'une apologie du terrorisme. En prenant en charge le point de vue d'un djihadiste, ils se situent dans une filiation littéraire sulfureuse, réinitiée par le scandale des *Bienveillantes* de Jonathan Littell en 2006, ou du portrait dans *Le Monde des livres* « Moi, Mohammed Merah » par Salim Bachi en 2012. Au contraire, ces auteurs s'engagent clairement d'un point de vue politique, mais par le biais d'un *roman maïeutique*. Il s'agit d'un roman à vocation didactique, mais fondé sur un dialogisme orienté. La mise en regard sans jugement de points de vue contradictoires sur le monde, propre au « dialogisme » (Bakhtine), trouve en effet à la fin du roman une résolution axiologiquement claire. C'est une stratégie didactique, visant à faire du lecteur, quelle que soit sa conviction idéologique, le lieu d'un dialogue, d'un doute, pour, à la manière de Socrate, l'amener à la bonne réponse éthique. Pour autant, c'est moins la *démonstration* qui emportera l'adhésion du lecteur, signant l'impuissance de la raison face au fanatisme religieux à l'heure du relativisme postmoderne, que la *monstration* et l'expérience du parcours contre-exemplaire du djihadiste. Le degré de dialogisme varie selon les romans : très fort dans le débat des deux intellectuels dans *Nour*, il l'est moins dans *Meilleure amie*, roman destiné à un jeune public.

Des œuvres dialogiques

L'alternance des points de vue en chapitres (sauf dans *Khalil*), et le double en miroir, à la fois proche affectivement et radicalement différent sur la question de l'islam, est une structure généralisée des romans. À chaque chapitre, Camille et Sarah, très proches amies, s'opposent en chiasme, puisque Camille la convertie revendique brusquement un islam plus orthodoxe que

celui de Sarah. *Vain combat* est entièrement construit sur le dédoublement : alternance de chapitres historiques qui mettent en avant deux récits du monde, et de chapitres narratifs où les personnages se trouvent de ce fait divisés, mais également ironie, distance (comme les pensées malvenues d'Ali pendant la prière, 216 *sq*), et motif permanent du théâtre (56).

Cette structure en miroir, de points de vue opposés en dialogue, fait douter le lecteur qu'il soit ou non convaincu par l'argument anti-islamiste. La critique postmoderne des fausses nouvelles, de la diversité des sources d'information se trouve relayée par ces romans : *Meilleure amie* thématise la question d'Internet et des théories complotistes. Dans *Vain combat*, les propos de l'universitaire sur la non-intégration des jeunes d'origine maghrébine au « roman national français » (143) font écho de manière convaincante à ceux de Brahim, personnage islamiste négatif, sur l'« islamophobie » (104). Dans *Nour*, qui met en doute en préface la légitimité du couple conceptuel « civilisation ou barbarie » (8), la jeune intellectuelle djihadiste nous invite de manière convaincante à douter de nos assurances d'Occidentaux sur le monde, tout en étant en phase, selon Benzine, avec le discours=de jeunes à qui la pièce sera plus tard présentée :

Tu me parles des supposés meurtres perpétrés par l'État islamique. Tu ne peux rien comprendre de si loin, tu parles comme les médias occidentaux. Mais crois-tu qu'on ait pris Mossoul le mois dernier avec de la haine ? Certes, il y a eu des combats, mais ce sont d'abord les cœurs que nous avons conquis. Et comment peux-tu vouloir me donner des leçons à propos de Falloujah ? Tout le monde se souvient ici de cet avion américain qui, en 1991, a lâché une bombe en plein marché... (39)

Nour montre même la vanité de l'échange argumentatif. Comme l'écrit son père : « N'écoutons pas nos raisons ! La tienne te chante les louanges d'un État islamique pourvoyeur de bonheur et de sérénité pour les peuples. La mienne me parle d'exécutions de masse, de tortures, de décapitations » (45) Pour autant, comme dans une prétérition, il continue d'aligner

sur une page entière ses griefs à l'encontre de Daech. La « harangue pathétique » (52) remplace ainsi l'argumentation : aucun des quatre djihadistes n'est convaincu par un contradicteur.

Un lecteur orienté

Le lecteur est malgré tout orienté vers la voie d'une dénonciation du phénomène djihadiste, par la figure de l'auteur et par le récit.

L'auteur instaure une relation de confiance avec le lecteur qui ne se fonde qu'implicitement sur la relation didactique. À l'exception de *Meilleure amie*, l'ethos de l'auteur qui se dégage des textes n'est pas celui d'un sachant ; et rares sont ces figures dans les fictions. À travers les trois épigraphes de *Khalil*, et la préface de *Nour*, c'est une image éthique qui ressort de l'auteur, faite de modestie, de bienveillance (la préface est une *captatio benevolentiae*), et de tolérance religieuse. Le père de Nour, à la fois philosophe et croyant, auquel le lecteur identifie volontiers Benzine lui-même, n'incarne pas un savoir dogmatique, mais le doute, au point de reconnaître avec douleur avoir péché par orgueil et certitudes (80). Dans *Vain combat*, la figure du sachant est plus ambiguë. L'auteur développe un ethos tout à la fois de pédant (nommant Wittgenstein en note de bas de page sans plus de référence, 28), et partisan d'un gai savoir. Les chapitres historiques prennent la forme d'un dialogue imaginaire entre un narrateur désinvolte (« La faute à qui ? La faute au crayon ! », 26) et un lecteur las de l'entendre (« Oui, mais quel rapport avec Ali et Malika ? » 28). La déconstruction des représentations sociales par l'universitaire donne quant à elle des arguments à Ali, en plein processus de radicalisation (139 sq.).

Pourtant, toute la promotion des ouvrages, les entretiens avec leurs auteurs, constituent ces derniers en experts de l'islam, légitimes à discuter de ce sujet de société. Ils tiennent cette légitimité pour partie de leur identification en tant que maghrébins et musulmans, même si cela est rarement explicité. On rappelle les titres universitaires de Benzine et Bouzar, et, comme pour Laroui, les titres de leurs essais. La légitimité intellectuelle de Khadra tient à son

expérience de militaire chargé du renseignement pendant la guerre civile algérienne, et à ses nombreux romans sur la région moyen-orientale. Certains précisent avoir procédé à des enquêtes : Khadra à Molenbeeck, Benzine en prison. Bouzar mentionne discrètement en postface du livre son activité au sein du Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam qu'elle dirige depuis 2014.

Déniant la relation didactique, les auteurs créent une relation de confiance avec le lecteur. *Meilleure amie* constitue une loupe grossissante pour comprendre le fonctionnement des trois autres romans. La photo de couverture, les nombreuses notes de bas de page explicatives et la postface construisent un *ethos* auctorial de figure maternelle, aidante, tout à la fois douce et ferme dans son combat. Écrit pour les jeunes, le roman met en scène des figures de sachants positifs, comme la psychologue de la préfecture. Après avoir modestement « partag[é] ce qu'elle a compris du processus de radicalité » (72) avec les familles, celle-ci reçoit les jeunes radicalisés dans des groupes de parole, et se contente de commenter ce qu'ils disent : Sarah, qui accompagne son amie Camille, se dit « choquée » par le fait qu'elle ne juge pas. Comme cette psychologue de la préfecture et à l'instar de Socrate, les quatre auteurs orientent un dialogue prétendument libre.

De manière pédagogique, le prologue, porté par Sarah, pose la question « Pourquoi n'ai-je rien vu, rien senti ? », invitant le lecteur à détecter par lui-même les « indicateurs de radicalisation », avant que la psychologue ne les expose (45). Lorsque Camille, comme de nombreux lycéens, relaye les théories conspirationnistes, une note de bas de page explicative introduit une discrète modalisation (« Les théories du complot Illuminati [...] prétendent [...] », 16) : ces théories sont ensuite déconstruites par des élèves au cours d'un exposé, avant que l'autorité de l'enseignante ne vienne confirmer leur inanité. Dans *Khalil* aussi les dialogues sont orientés, quoique de manière moins explicite. De manière convaincante, Khalil affirme à un jeune d'origine maghrébine qu'il ne sera « jamais un Belge à part entière » (93) comme le

prouvent ses conditions objectives de vie dans un ghetto et leur rencontre dans un kebab. Mais la manière dont Khalil quitte, furieux, la conversation indique au lecteur de quel côté se trouve l'analyse la plus juste (94-95). La forme sentencieuse des interventions du jeune à lunettes, au présent de vérité générale, accentue leur charge persuasive.

Tout au long des romans, des failles apparaissent dans la perspective djihadiste. Le lecteur sait depuis le début que Khalil n'est pas uniquement, comme il se décrira plus tard, un pur serviteur de Dieu, mais aussi motivé par la vengeance (24). Quand Nour déclare incidemment que les femmes n'ont pas le droit de sortir dans Felloujah, le lecteur attentif perçoit la faille dans l'argumentation consistant à dire à son père qu'il ne peut pas juger ce qu'il ne voit pas (21).

La conviction du lecteur n'est pas emportée par la démonstration mais par la monstration. Les doubles aimés des djihadistes (les « beurettes » Malika dans *Vain combat*, Sarah dans *Meilleure amie*, Zahra dans *Khalil*) incarnent des voies exemplaires de paix. Surtout l'orientation éthique générale est donnée par le récit contre-exemplaire du djihadiste, qui constitue une expérience cathartique pour le lecteur. Les récits sont construits comme des parcours initiatiques. Le cœur ayant ses raisons que la raison ne connaît pas, c'est au moment où ils sont entièrement enfoncés dans la voie djihadiste (« Au cœur des ténèbres », Laroui 202 sq.), que l'expérience traumatique de la mort, ultime péripétie qui correspond au 13 novembre (mort de la sœur jumelle de Khalil lors des attentats de Bruxelles), leur « ouv[re] les yeux » (Benzine 83) et les éloigne du djihadisme. Le récit pathétique d'un témoin (Sarah au Bataclan dans *Meilleure amie*, Claire au Carillon dans *Vain combat*), voire d'horribles hypotyposes viennent achever de convaincre le lecteur. La lettre du 22 novembre 2015 de Nour décrit la mise à mort de son amie : « Elle était pendue par les pieds. Ses yeux avaient été exorbités et crevés. Ils glissaient le long de ses joues, battus par le vent. Plus bas, son bébé mort était encore attaché à son cordon ombilical » (83).

En 2018, chez Gallimard, après le scandale de « Moi, Mohammed Merah », et son essai *Dieu, Allah, moi et les autres* (Gallimard 2017), Salim Bachi publiait *Un jeune homme en colère*, portant sur le 13 novembre, mais centré sur la figure d'un survivant, Tristan, Français « de souche ». De son côté, avec *Le Train d'Erlingen ou La métamorphose de Dieu*, Boualem Sansal poursuivait sa dénonciation radicale de l'islamisme au risque de l'amalgame, ligne d'écriture sulfureuse qu'avait admirée Michel Houellebecq en 2015 lors de la sortie de *2084*. Face à ces deux auteurs Gallimard, revendiquant leur athéisme, intégrés au milieu littéraire français et familiers du scandale contre le « politiquement correct », les quatre auteurs de notre corpus développent une approche bien plus consensuelle d'un point de vue politique, renouant avec une forme de didactisme, mais de manière originale, par l'invention d'un roman maïeutique.

Œuvres citées

- Angenot, Marc. *1889 : Un état du discours social*. Le Préambule, 1989.
- Bachi, Salim. « Moi, Mohamed Merah ». *Le Monde des livres*, 30 mars 2012.
- . *Un jeune homme en colère*. Gallimard, 2018.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski* [1929]. Le Seuil, 1970.
- Belkaïd Akram & Dominique Vidal, « Le djihadisme sous la loupe des experts », *Le Monde diplomatique*, décembre 2017.
- Benzine, Rachid. *Lettres à Nour* [2016]. Le Seuil, 2019.
- Bouzar, Dounia. *Ma meilleure amie s'est fait embrigader*. La Martinière, 2016.
- Dakhli, Leyla. « L'islamologie est un sport de combat. De Gilles Kepel à Olivier Roy, l'univers impitoyable des experts de l'islam ». *Revue du Crieur*, vol. N° 3, n° 1, La Découverte, 2016, p. 4-17.

Faure Sonya, Cécile Daumas et Anastasia Vécrin, « 'Culture de l'excuse' : les sociologues répondent à Valls », *Libération*, 12 janvier 2016.

Khadra, Yasmina. *Khalil*. Julliard, 2018.

Laroui, Fouad. *Ce vain combat que tu livres au monde*. Julliard, 2016.

Roy Olivier, « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste », *Le Monde*, 24 novembre 2015.

Sansal, Boualem. *Le Train d'Erlingen ou La métamorphose de Dieu*. Gallimard, 2018.

Weber, Max. *Economie et société*. Plon, 1995.

¹ Notamment : Caroline Montpetit, « Au secours des jeunes embrigadés pour le djihad », Entretien avec Dounia Bouzar, *Le Devoir* (Montréal), 9 mai 2016. Mina Kaci, « Qu'avons-nous à proposer à notre jeunesse en dehors des 2 % de croissance ? », Entretien avec Rachid Benzine, *L'Humanité*, 9 novembre 2016. Mathieu Colinet, « J'ai voulu me mettre dans la tête d'un kamikaze », Entretien avec Yasmina Khadra, *Le Soir* (Bruxelles), 18 septembre 2018. Caroline Broué, Entretien avec Fouad Laroui, La Matinale de France Culture, 24 septembre 2016.

² À l'inverse d'autres œuvres contemporaines, comme le film *Les Misérables* de Ladj Ly.